

## LA LEÇON DES ÉGLISES DE L'ANTIQUITÉ

### I. — L'ORIGINE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

#### Maison ou basilique ?

**I**L y a une cinquantaine d'années, les archéologues et les historiens de l'architecture se querellaient sur la question suivante : quelle est l'origine de la basilique chrétienne ? Son plan provient-il de la maison antique — la seule qu'on connût à l'époque, la maison pompéienne — dont les divers éléments seraient à retrouver dans les parties organiques de l'église ? Ou bien le plan de la basilique chrétienne ne viendrait-il pas tout droit de celui de la basilique civile, dont tant d'exemplaires existaient alors dans tout l'Empire romain ?

L'archéologie et l'histoire ont progressé. Mieux encore, les ressources de la patristique ont été mieux reliées à celles de l'archéologie chrétienne — et surtout l'information s'est étendue sans mesure par suite des fouilles effectuées dans tout le vieux monde chrétien, et par la coordination des résultats de ces fouilles.

On s'est aperçu que la question avait été mal posée. Il y avait une part de vérité dans les deux théories rivales. Mais surtout — et c'est là un des points sur lesquels j'attire votre attention — il n'y a pas eu dans l'Antiquité de basilique chrétienne type standard, pas plus qu'il n'y a eu par la suite une église romane ou une cathédrale gothique modèle des autres. Toujours l'art vivant a créé des solutions variées pour des problèmes divers, et plaise à Dieu qu'à notre époque on ne tombe pas dans l'erreur de promouvoir un

type invariable, imposé par la mode ou recommandé par des slogans, pour les églises chrétiennes.

### Caractère propre de l'église chrétienne

Partons d'abord d'une idée claire et, je crois, certaine : l'église chrétienne, à l'origine, n'est pas un temple, elle n'a aucun rapport avec les temples païens, ni même avec le Temple juif. C'est plutôt aux synagogues de la diaspora — qu'elle supplanta parfois au cours de l'évangélisation — que ressemble l'église chrétienne. Comme la synagogue, elle est d'abord un lieu de réunion, où l'on vient pour s'instruire et pour prier ensemble. Elle est le lieu de l'Assemblée, de l'*Ecclesia*, le lieu où celle-ci est présente et où le Christ est présent, d'abord par elle. Elle est là avant que le Christ n'y soit; s'il y est d'abord, c'est par l'Assemblée elle-même, dont il est le lien et la tête. Aussi, par suite d'une sorte de « communication des idiomes » (j'emploie ce terme des théologiens par pure analogie), les épithètes mêmes qui conviennent à l'Église spirituelle conviennent aussi à l'église physique, au monument. L'Église spirituelle est sainte par le Christ dont elle est le corps, mais son enveloppe est sainte elle-même, comme étant liée au corps et en provenant, un peu comme la peau avec la toison, le plumage ou la coquille d'un animal vivant.

La Bible avait préparé cette conception : Jérusalem héritait, dans les textes bibliques, des qualificatifs qui convenaient au peuple de Dieu. Comme lui elle était *une*, « *cujus participatio ejus in idipsum* »; sa *sainteté*, sa *beauté*, son *universalité* éveillaient l'enthousiasme des Psalmistes. Il en est de même de l'église chrétienne; je vous en donnerai un ou deux exemples frappants. Si, dès le 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> siècle, les Apôtres devinrent avec le Christ un élément essentiel de la décoration des absides, c'est que l'Église spirituelle est fille des Apôtres, est *apostolique*. Les marques propres de l'Église, et même son universalité, sa catholicité, éminemment conciliable avec la personnalité des individus qui la composent, conviennent parfaitement à l'église physique individuelle, comme à la liturgie qui y a lieu. Il y a dans tout cela un sens prodigieux du sacré, du Mystère...

Je ne sors pas de mon sujet; je le délimite, puisque nous sommes aux origines. Ce que j'ai appelé une « communication des idiomes », ou des épithètes caractéristiques, de l'Église spirituelle à l'église de pierre, va donc conférer à cette dernière un caractère sacré, lequel s'exprimera dans l'art de l'architecte et de ses collaborateurs, comme aussi plus tard dans la liturgie de consécration des églises.

### Les maisons d'église

Il n'est pas douteux qu'il y avait des églises, et même des basiliques avant Constantin; les textes nous le prouvent. Mais nous les connaissons mal. Du moins la découverte de Doura-Europos, en 1931, nous a mis en présence d'une maison d'église bien datée des années 232-233 et construite dans cette petite ville sur l'Euphrate qui servait de base aux Romains dans leurs expéditions contre les Perses et qui fut bientôt détruite. Cette destruction même nous a conservé des restes, alors qu'ailleurs le développement de la vie les a anéantis. Nous savons par des textes (par exemple, des actes authentiques de martyrs africains) que ce genre de maisons d'église existait ailleurs avec ses pièces multiples, différenciées. Mais la *domus ecclesiae* n'était pas du tout de style pompéien. Nous la trouvons partout en Orient, s'y développant à partir des usages locaux. A Rome, dans plusieurs vieux *titres*, on a reconnu des immeubles à étages du 3<sup>e</sup> siècle, plus semblables à des maisons de rapport, à des maisons bourgeoises, comme on en observe encore dans les fouilles d'Ostie, qu'aux formes aristocratiques, classiques, de la maison romaine du 1<sup>er</sup> siècle. Au 3<sup>e</sup> siècle, les réunions ecclésiastiques tenues chez les particuliers étaient déjà de l'histoire ancienne, tant à Rome qu'en Orient : l'Église possédait partout des immeubles qu'elle avait aménagés, construits ou reconstruits pour son usage. Ce sont ces immeubles qui ont été confisqués, puis rendus aux évêques, deux fois au moins pendant le 3<sup>e</sup> siècle, selon les vicissitudes des persécutions. Certaines pouvaient comporter déjà de grandes salles, méritant le nom générique de *basiliques*. Mais il s'agit encore de *maisons d'église*, et partout, en Orient, en Afrique, à Rome, elles devaient suf-

fire à tous les besoins de la communauté (besoins catéchétiques, charitables, habitation du clergé, etc.) et non pas seulement à la réunion cultuelle, eucharistique. Les maisons d'église sont bien des églises-maisons : telle est l'âme de vérité qu'il y avait dans la fausse théorie de la basilique chrétienne sortant par évolution de la maison antique, à condition de ne pas oublier que les maisons n'étaient pas identiques dans tout l'Empire. Maison de la communauté, comportant des salles pour tous ses services, remplissant toutes les fonctions d'administration et d'assistance (car il n'y avait pas encore de diaconies spécialisées : celles-ci n'apparaissent que vers la fin de l'antiquité), l'église-maison fut conservée longtemps en certains lieux, surtout pour les petites églises, tandis que, pour les grandes, elle éclatait, remplacée par ce que nous pouvons appeler les *groupes épiscopaux*, comportant une ou plusieurs grandes salles de réunion hiérarchisée (c'est le sens du terme de basilique), mais aussi des annexes nombreuses (baptistère, évêché, *martyria*, hospices, bibliothèques, écoles, monastères, etc.). Tel apparaît à Rome le Latran dès le 4<sup>e</sup> siècle, et il se développe en augmentant jusqu'au 9<sup>e</sup>. Les fouilles, un peu partout, nous ont révélé beaucoup de ces groupes épiscopaux. Cependant, vers l'an 500, tandis que certains *titres* romains sont reconstruits avec une basilique, d'autres conservent une forme ancienne plus modeste, et, à cause de cela même, ne sont pas choisis pour les stations papales.

Toujours pour Rome, M. le chanoine Vielliard a montré, dans son ouvrage célèbre qui vient d'être réédité<sup>1</sup>, que la majorité des titres étaient apparus au 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> siècle, époque où la population très nombreuse de la capitale habitait encore les collines et nécessitait, par sa densité et sa variété mêmes, la création d'églises de quartier souvent très rapprochées les unes des autres. Quand la population diminua, après les invasions, la vie originale des églises titulaires, désormais isolées dans les quartiers dépeuplés, ne se maintint que par le culte des martyrs, dont les reliques y furent portées, et par la présence des monastères. Ceux-ci étaient de fait annexés à toutes les églises romaines du haut moyen âge.

1. RENÉ VIELLIARD, *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne*, Mâcon, 1941, Edizioni di storia e letteratura, Rome, 1959.

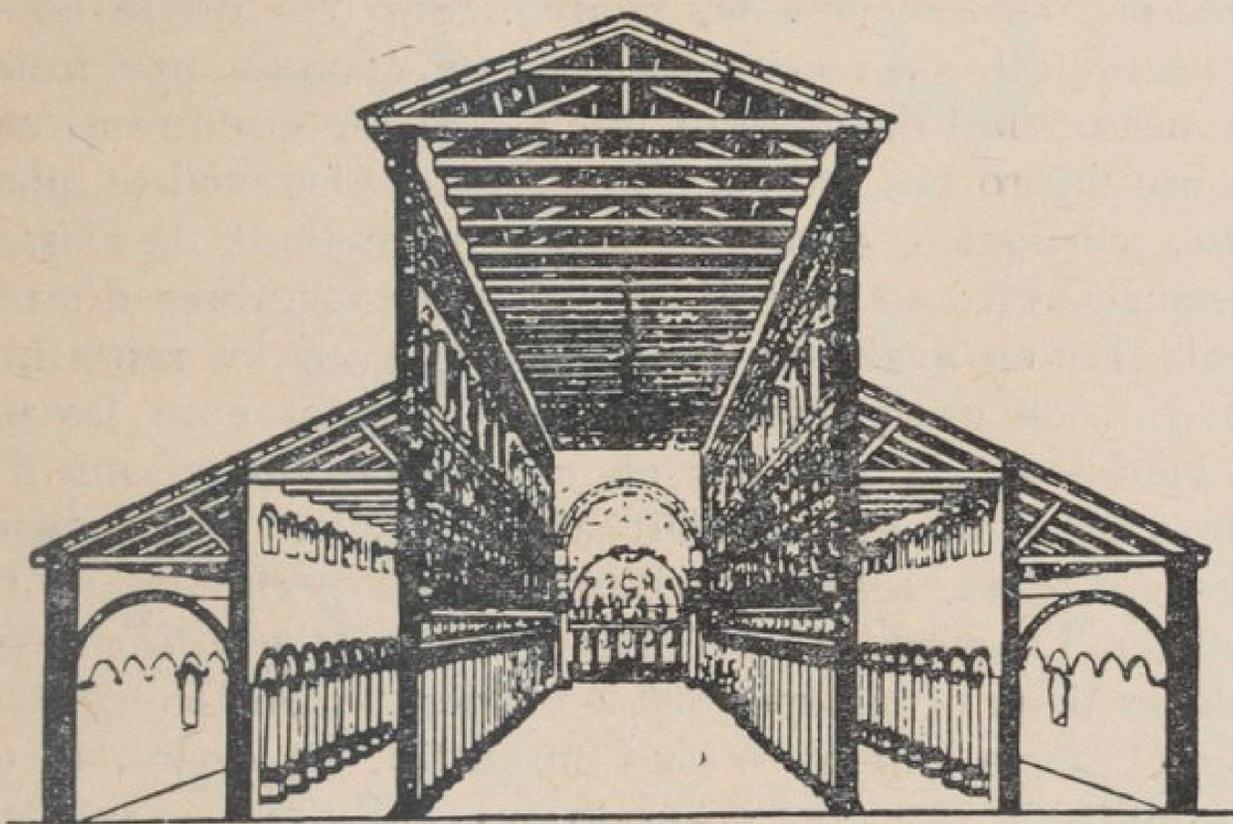
### Le groupe ecclésial

Les discussions du siècle dernier sur l'origine de la basilique chrétienne s'expliquent par le fait que les historiens de l'architecture étaient dominés par l'idée récente d'une église isolée, plantée toute seule dans le brouhaha de la ville moderne. Or cette idée n'a pas de répondant dans la tradition. De la conception de la maison d'église primitive, l'antiquité chrétienne a toujours gardé celle d'une église salle principale d'un ensemble de constructions répondant à tous les besoins, cultuels et autres, d'une communauté complète. Cet aspect s'est estompé au moyen âge, parce que la Cité était devenue elle-même tout entière chrétienne; mais il en restait quelque chose : les sacristies diverses, les salles d'archives, l'évêché (ou le presbytère), le cloître des chanoines, avec leurs maisons, leurs chapitres, et (dès que la loi éloignant les sépultures de la ville fut tombée en désuétude), l'enclos du cimetière, lié à chaque paroisse; sans parler du baptistère resté indépendant en bien des lieux jusqu'à la Renaissance, du clocher, des écoles ou maîtrises, de la croix qui marquait l'entrée du domaine sacré, toutes ces annexes restent liées à la cathédrale médiévale continuant le groupe épiscopal ou la maison d'église antique. Elles éloignent le centre cultuel de la voie publique : pensons aux cimetières clos de murs qui entourent encore nos églises de campagne en bien des provinces. L'église n'est pas une simple grande salle de culte, un temple isolé; sa vie est liée à des organes divers, certains périphériques, et cette multiplicité des salles de l'*ecclesia* ne peut que favoriser son caractère sacré, à des degrés divers. *Mutatis mutandis*, l'architecte moderne devra penser à cela pour que son église soit à la fois fonctionnelle et sacrée. Aux yeux d'un Dom Lleclercq encore, les annexes étaient une tache sur le visage théorique de la basilique; il ignorait, ou oubliait, les groupes épiscopaux trouvés dans les fouilles et ne pensait pas que le problème des paroisses peut se poser aujourd'hui d'une manière assez analogue.

## II. — LES FORMES DE LA BASILIQUE CHRÉTIENNE FONCTIONNALITÉ ET EXPRESSIVITÉ

### Le principe architectural de la basilique

Du point de vue de l'histoire de l'architecture, cependant, ceux qui avaient raison, c'est ceux qui rattachaient l'église chrétienne à la basilique profane antique. Ce n'était pas très difficile à comprendre : les anciens ne connaissaient aucun moyen technique courant de réaliser une salle plus large que la portée des poutres qui servaient à la couvrir, si ce n'est de créer des supports (colonnes ou piliers) qui, portant les hauts murs lanterneaux (où se trouvaient les fenêtres), faisaient communiquer en outre l'espace central avec des espaces latéraux munis de couvertures plus basses :



COUPE DE L'ANCIEN SAINT-PIERRE  
(P. TESTINI, *Archeologia Cristiana*, Desclée et C<sup>ie</sup>,  
Rome, 1958, p. 641)

l'espace central était éclairé par-dessus les collatéraux. Ce moyen simple est le principe de la basilique hellénistique à plusieurs nefs, qui apparaît à Rome deux siècles avant notre ère, et que Rome à son tour répand dans tout le

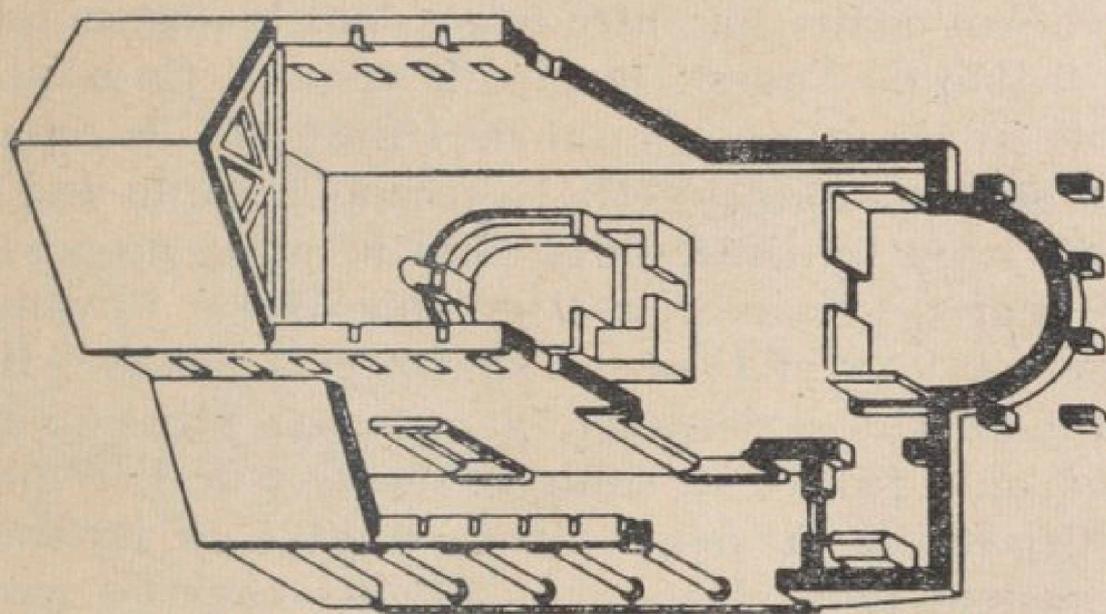
monde méditerranéen. Ce sont des halles de luxe garnissant les *fora* pour les jours de pluie, servant de bourses commerciales et surtout de tribunaux. Elles se développent en longueur ou en largeur; l'entrée est par les petits bouts, ou, plus souvent, en Occident, par les grands côtés.

Vers l'époque de l'ère chrétienne, certains cultes orientaux à mystères, certaines synagogues juives (donc pour des religions sans idoles ou dont les idoles n'avaient qu'une importance secondaire) avaient commencé à adopter la forme basilicale. Une synagogue, retrouvée à Hamman-Lif, en Tunisie, nous présente une salle à abside avec deux sacristies à gauche et à droite : celle de l'est a une inscription qui nous apprend qu'elle servait de dépôt pour les instruments du culte et les rouleaux de la Loi. Au Janicule, le temple des dieux syriens est une basilique à colonnes.

Je n'insiste pas sur le sens du mot *basilica* et sur son origine, qui, du reste, importe peu. Du point de vue chrétien, on adoptait, quand on était assez nombreux et assez riche, la manière usuelle, et d'ailleurs très variée en fait dans le détail, de construire, à cette époque, une grande salle permettant de contenir une assemblée nombreuse et de la hiérarchiser. Les Anciens connaissaient les exèdres, plates-formes arrondies, avec des bancs permettant de s'asseoir en demi-cercle; on pouvait y placer les membres d'un tribunal; il y en avait sur les tombeaux pour les repas funèbres; il y en avait même dans les thermes pour les gens qui voulaient s'y grouper en conférence ou autour d'un professeur : on les appelait alors *scholae* (nous dirions *clubs*). Exèdres, *scholae*, tribunes, vont permettre de hiérarchiser l'assemblée chrétienne, mais très différemment selon les lieux et les époques, en Orient et en Occident, du 4<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> siècle. Au 4<sup>e</sup>, c'est Constantin, et, certes, ce que ses architectes ont créé à Jérusalem, à Rome, à Constantinople, ce n'était en rien une basilique-standard! Quelle variété, au contraire! La basilique-standard, elle finit par exister, au 6<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècle, mais à ce moment-là, les Byzantins ont déjà créé une quantité de formes nouvelles et admirables.

### Une salle différenciée. Le *bêma* et l'autel

J'ai dit que les exèdres allaient permettre de hiérarchiser l'assemblée, mais de façons très diverses. C'est là un point important sur lequel il est intéressant de réfléchir. Les différentes parties de la basilique ne sauraient venir par évolution de salles distinctes : la basilique, par nature, est *une* grande salle, et il va s'agir d'en différencier les éléments pour la liturgie.



L'AMBON SYRIEN (KFEIR)  
(P. TESTINI, *Archeologia Cristiana*,  
Desclée et C<sup>ie</sup>, Rome, 1958, p. 591)

Sous ce rapport nous avons essentiellement deux systèmes originaux, maintenant bien connus et bien étudiés, mais qui s'influencèrent et se mélangèrent ensuite plus ou moins. L'un est le système syrien, parfaitement étudié dans la thèse de M. Lassus<sup>2</sup>. Point déjà signalé par la *Didascalie* et les *Constitutions apostoliques*, il y a deux portes dans le mur sud, celle du côté est, réservée aux hommes, celle du côté ouest pour les femmes, l'une surveillée par les diacres, l'autre par les diaconesses : les sexes sont strictement sépa-

2. J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, et article *Syrie* du D.A.C.L., XV, 2. Cf. *Cahiers archéologiques*, V, 1951-1952.

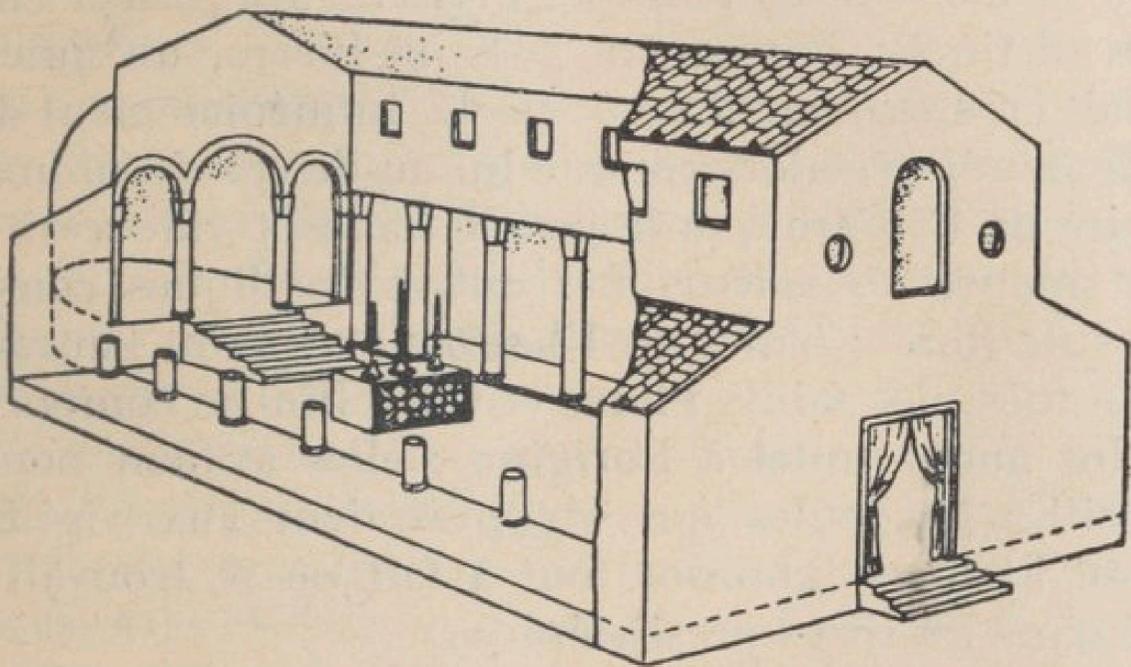
rés à l'église. A l'est il y a une abside, souvent accolée par deux petites salles annexes ou pastophores. Mais ce qui est le plus important pour notre objet, c'est qu'il y a *deux* exèdres en général : celle de l'abside et une autre, très importante, bâtie au milieu de la nef, et dont le côté rectiligne ouvert regarde vers l'est. Cet exèdre, l'*ambon* ou *bêma* syrien, est caractéristique de l'usage oriental antique, sans être pourtant universel. Nos archéologues l'ont observé au moins dans quatorze églises antiques de la Syrie du nord fouillées par eux. Si l'autel est dans l'abside, le *synthron* ou banc circulaire des célébrants est dans le *bêma*. Celui-ci porte en son centre un autre trône dont le dos sculpté, très orné, visible de l'ouest, inspire le respect. Ce n'est pas le trône de l'évêque, mais celui de l'Évangile. A cette particularité se rapporte peut-être l'anecdote antique de l'évêque qui, lors d'un schisme, pour faire la paix, propose à son compétiteur de réserver le siège épiscopal à l'Évangile, et de s'asseoir l'un et l'autre à droite et à gauche. Il s'agit pourtant du rite syrien, car, au rite byzantin, quand il y a *bêma*, on y trouve au contraire le siège de l'évêque.

La disposition du *bêma*, dans un pays où les traditions juives étaient plus vivantes qu'ailleurs chez les chrétiens, nous rappelle celle des synagogues, qui comportaient le trône de la Torah, du livre de la Loi, parfois entouré de lumières. Dans le *bêma* on ne devait lire que l'Ancien Testament, l'Évangile, et les Actes, d'après la *Didascalie*. Symboliquement, le *bêma* au milieu de l'église, c'est Jérusalem au milieu de la terre; les offices qui s'y déroulent sont très importants, car les fidèles en Orient assistaient aux laudes le matin, aux vêpres le soir. La première partie de la messe, très longue, s'y déroulait également, puis les concélébrants se lavaient les mains, descendaient du *bêma* et se rendaient à l'abside qui figurait, non plus Jérusalem, mais le ciel même, et qui était jusque-là fermée d'un rideau. Moment crucial : le ciel s'ouvrait! On ouvrait en effet le rideau pour la liturgie eucharistique, du moins à l'origine. Plus tard on le refermait à certains moments du rite. Les lecteurs, qui n'avaient pas accès au sanctuaire, se tenaient alors dans le *gestroma*, entre *bêma* et sanctuaire<sup>3</sup>. L'abside ne contenait

3. Cf. J. DAUVILLIER, *L'ambon ou bêma dans les textes de l'église chaldéenne*, dans *Cahiers archéologiques*, vol. cité, pp. 11-30.

pas de sièges, puisque les prêtres étaient debout à l'autel, généralement adossé au mur du fond. Ils célébraient vers l'est, dos au peuple, peu visibles, comme ils avaient prié vers l'est lorsqu'ils étaient à l'*ambon*. Ainsi la place de l'autel, dans ce système, dépend de celle du chœur ou *bêma* dans lequel a lieu la liturgie de la Parole.

Il en est de même en Occident, mais cette fois la solution est inverse : au lieu de s'inspirer de la synagogue on reste plus près des basiliques civiles. L'évêque et son clergé, comme des magistrats dans celle-ci, sont installés dans l'abside, qui, à Rome, fut d'abord à l'ouest, et qui, du moins



LA PLACE DE L'AUTEL EN OCCIDENT (TABARKA)  
(P. TESTINI, *Archeologia Cristiana*, Desclée et C<sup>ie</sup>,  
Rome, 1958, p. 708)

en Afrique, était fortement surélevée. C'est là qu'a lieu la liturgie de la Parole : lectures, homélie, prières, se font en regardant vers l'est dans les nefs où se trouve le peuple. Et c'est dans la grande nef, au lieu où les Syriens plaçaient leur *ambon* (ou du moins dans la partie du transept touchant la grande nef, quand il y a un transept), que se trouvera l'autel eucharistique.

Des textes de saint Augustin s'expliquent clairement par cette disposition qui, en Afrique, s'imposait d'autant plus que, de très bonne heure, l'autel eucharistique fut généralement en même temps un reliquaire de martyrs, ce qui poussait le peuple à s'en approcher pour les vénérer. Le développement de la dévotion aux martyrs dans les églises

se fit différemment en Orient, où les petits *martyria* occupaient généralement un des pastophores, une annexe de l'abside, celle du Sud, l'autre constituant la sacristie ou *diakonikon* (car il n'y avait pas encore de *prothèse* dans les liturgies de l'Orient).

Plus tard, à l'époque byzantine, système syrien et système romano-africain se combinèrent ou se supplantèrent selon les lieux. A Rome, la basilique épiscopale, le Latran, conserva la place de son autel tourné vers les nefs, sous l'arc triomphal du transept, mais les fouilles récentes ont montré que le Latran ne représentait nullement *le* type de basilique ensuite imité partout; ses files de colonnes se continuaient jusqu'à la hauteur de l'abside, divisant le transept en cinq espaces distincts. Par contre, à Saint-Pierre, un autel majeur était créé seulement au 6<sup>e</sup> siècle, immédiatement devant l'abside, surélevée alors comme lui au-dessus du monument funéraire de l'apôtre que le grand transept vide avait pour but de mettre en valeur. Les autres basiliques constantiniennes de Rome, bâties en l'honneur de saint Laurent, de sainte Agnès, des saints Pierre et Marcellin ne comportaient non plus aucun autel à l'origine : elles avaient pour but d'accueillir les foules qui s'y pressaient aux vigiles des martyrs. Et nous ignorons tout à fait où se trouvait alors l'autel dans les titres presbytéraux.

Ce que je veux souligner, c'est que l'orientation de l'autel dépend partout, à l'origine, de la place où a lieu la liturgie de la Parole, dont les exigences sont ainsi prédominantes. Ces exigences consistent en ceci que les lectures soient entendues et que les prières aient lieu vers l'Orient. L'évêque oriental ou gaulois tourne le dos au peuple en célébrant parce que son *bêma* d'abord était tourné vers l'est. Pour se faire entendre, ainsi que ses lecteurs et ses diacres, il s'est placé dans la nef. L'évêque romain ou africain comptera sur l'abside en cul-de-four qu'il a derrière lui pour porter dans les nefs sa voix et celle des lecteurs. Ainsi l'acoustique prime la visibilité de l'autel, surtout en Orient; en Occident il est plus près du peuple, parfois au milieu de lui, mais il est généralement dominé, couvert, par un ciborium qui lui conserve son caractère sacré.

Je suis de ceux qui aiment à voir l'autel : pourtant, quand je ne le vois pas, j'aime aussi à suivre l'office par l'oreille.

et la participation du peuple est certainement plus encore une affaire d'acoustique que de visibilité. L'autel des Byzantins n'est à peu près pas visible et leur office pourtant se prête admirablement à la participation populaire. Il est vrai que, dans les liturgies orientales, l'anaphore eucharistique est chantée, comme elle l'était, en Occident, à l'origine. Ne nous faisons pas illusion : l'autel, surmonté du ciborium, entouré des concélébrants, qu'assistaient nombreux les diacres, sous-diacres, acolytes, pouvait être aperçu du fond du Latran ou de Saint-Pierre, mais certes non pas vu distinctement. Les gestes du célébrant à l'autel ne pouvaient être suivis, et, d'ailleurs, l'anaphore, dans l'Antiquité, ne comportait presque pas de gestes.

Préférons, si nous voulons, la tradition romaine des basiliques à la tradition orientale, et donc l'autel face au peuple, à condition pourtant que le lieu de la liturgie de la Parole et l'acoustique en conséquence soient d'abord prévus et étudiés. En ce qui concerne l'autel lui-même, il est plus important d'inspirer le respect de l'autel que de le faire parfaitement voir : c'est pourquoi, au Latran, on l'a surmonté, dès l'origine, du genre de baldaquin qui, au Palais, indiquait le trône de l'Empereur. On comprend mieux ce qu'est l'autel quand on a été habitué, dès l'enfance, à le craindre, à le révéler, que lorsqu'on l'a examiné sous toutes ses faces avec une forte lampe. Il y a beaucoup de choses dans la vie, et à plus forte raison dans la religion, qui doivent être devinées par la sensibilité avant d'être comprises par la raison.

### **Développement de l'expressivité. Le plan et la voûte**

J'ai fait allusion au culte des martyrs. Ce culte devait avoir une énorme influence sur l'évolution des formes de la basilique chrétienne, M. Grabar l'a montré admirablement dans son monumental ouvrage<sup>4</sup>. Sa théorie est à peu près celle-ci : à l'origine, distinction parfaite du martyrium et de l'église liturgique, puis synthèse de l'un et de l'autre.

Or le culte des martyrs procède tout d'abord, dans ses

4. A. GRABAR, *Martyrium*, Paris, 1950, 3 vol.

formes, du culte des morts. Avant la Révélation chrétienne et dans toutes les religions, le caractère sacré du tombeau soulignait l'espérance instinctive dans la réalité d'une seconde vie. Ce caractère sacré, les Anciens l'exprimaient par la géométrie symbolique du plan (circulaire, octogonal, tréflé), et par la voûte ou la demi-voûte qui surmontait le tombeau. Ces formes vont être adoptées à l'origine pour les baptistères, lieux par excellence de l'efficacité instantanée de la grâce transcendante, et pour les lieux sacrés des théophanies (l'Incarnation et la Résurrection, en Palestine : c'est le sens, à l'époque de Constantin, de l'octogone de Bethléem et de la rotonde de l'*Anastasis* à Jérusalem). Elles seront adoptées aussi, ces formes, pour certains tombeaux et pour certaines basiliques élevées au-dessus des sépultures de martyrs, mais en général, basilique et *martyrium* restent distincts. En 387, une église cruciforme à Antioche sur l'Oronte recouvrit le tombeau de saint Babylas : au centre, un *bêma* permettait de célébrer la vigile du saint, les quatre bras de la croix contenant le peuple.

Cependant, en Asie mineure, au 4<sup>e</sup> siècle, on trouvait déjà l'église en forme de croix, bâtie au centre sur plan octogonal et couronnée d'une coupole à tambour, mais conique : une lettre de saint Grégoire de Nysse à saint Amphiloque d'Iconium en donne une description précise. Les formes empruntées à l'art païen vont donc se développer jusqu'à aboutir aux basiliques à coupoles bâties sur une travée rectangulaire en avant de l'abside. Du 4<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> siècle, en Orient surtout, l'architecture chrétienne va progresser dans l'expression du sacré, et aboutir, par exemple à Sainte-Sophie de Constantinople, aux merveilles de l'art byzantin. Je n'entre pas dans l'histoire technique et dans les discussions d'origine qu'elle a soulevées. A Saint-Pierre du Vatican, comme à Bethléem, nous avons déjà une combinaison de basilique et de *martyrium*. Mais c'est en Orient que s'accomplit alors l'évolution de la voûte, et qu'on arrive à la construire sans l'aide d'un cintre de bois. Ainsi la coupole asiatique sur pendentifs, d'abord appliquée à de petits édifices, devient le centre de très grandes églises, de monuments d'une expressivité incomparable. On peut dire en gros que la fonctionnalité avait commandé surtout le plan des églises, tandis que l'expressivité avait commandé l'élé-

vation et le mode de couverture. Déjà la basilique de type classique arrivait à la grandeur par ses forêts de colonnes et à la beauté sacrée par la distribution de la lumière tamisée par des chancels garnis de mica ou d'albâtre et inondant la grande nef d'en haut, tandis que l'ombre se jouait dans les bas-côtés. Elle exigeait pourtant et le ciborium de l'autel et la décoration de l'abside pour éviter la froideur. Historiquement elle subsista en Occident, où l'on ne fit pas, avant la Renaissance, de coupole au centre d'un vaisseau long, et où l'on en resta donc, en quelque sorte, au stade précédent d'évolution. L'unité politique romaine, encore à Rome au début du 4<sup>e</sup> siècle, passe vite à Constantinople, mais marque de ses monuments et Milan et Ravenne. Les architectes lombards imitent Byzance à leur manière : c'est le romano-byzantin, qui aboutira aux merveilles de l'art roman en un temps qui dépasse le cadre de notre étude.

Ainsi, alors qu'aux 7<sup>e</sup>-8<sup>e</sup> siècles l'architecture orientale crée encore des églises admirables, la basilique à Rome s'est alourdie et stéréotypée. Cette fois on peut parler de basilique-standard dont le schéma s'impose à toutes les églises, mais c'est que la décadence est accomplie : l'art a perdu son dynamisme.

L'antiquité a donc créé pour les édifices chrétiens une immense variété de formes, avec une souplesse infinie d'adaptation. Que dire à présent que le ciment armé supprime la nécessité des supports interceptant la vue ? Certes, tout est possible à l'architecte moderne. La facilité qui lui vient de son matériau ne doit cependant pas ouvrir la voie à une fantaisie purement individuelle : proportions et nombre restent la loi de l'architecture moderne comme de l'antique. On s'est moqué de ceux qui ne concevaient l'église que gothique ; il serait aussi faux de canoniser le plan basilical. Mais il fut lié de fait à la formation de la liturgie, et les constructeurs antiques, byzantins, puis médiévaux, ont su réaliser l'ambiance sacrée qui favorise la contemplation religieuse. Le symbolisme de l'expression plastique s'y ajoutait à celui de la liturgie et le favorisait, parce que l'émotion esthétique procédant de l'art sacré favorise, complète et rejoint, dans la liturgie, la contemplation chrétienne. Pour ces raisons, s'il n'y a certes pas, en architecture, de formes spécifiquement profanes ou chrétiennes, on comprend qu'un

certain respect de la tradition (difficile à définir, d'ailleurs) soit recommandé.

\*  
\*\*

### III. — LA DÉCORATION DES BASILIQUES CHRÉTIENNES

Comment éviter, à ce propos, de dire un mot de la décoration des églises antiques et des icônes qui en procèdent ? La décoration de la basilique chrétienne, organiquement liée à la distribution de la lumière, joue un rôle essentiel pour obtenir l'ambiance sacrée. A l'origine, l'art figuré, avec son caractère didactique, fut destiné presque exclusivement aux tombeaux et aux baptistères, lieux où se manifestait explicitement la foi dans la Résurrection par la mort naturelle ou mystique. Dès la fin du 3<sup>e</sup> siècle cependant (on a pu le montrer indirectement par l'étude de l'art funéraire), une décoration à sens eschatologique et biblique, mais sous un mode tout différent de celui des symboles primitifs, apparaît dans les lieux d'assemblée, cela dans un but d'enseignement. De là les sujets d'abside, centrant les nefs sur la royauté eschatologique du Christ, et les sujets plus narratifs des nefs. La splendeur plastique de l'exécution donne à ces motifs sacrés une puissance d'évocation qui contribue fortement à orienter l'œuvre architecturale elle-même, dont elle est parfaitement contemporaine, au point que ce sont souvent les mosaïques qui font dater les murs.

Par la suite, « l'art byzantin était une réalité d'Église à peu près au même degré et de la même façon que le rite », a dit le P. Congar. Art et liturgie se rejoignent en effet dans le domaine du signe, du symbole, au sens le plus profond. Aussi les conciles en arrivaient-ils à régler ce qui doit être représenté, et ce qui ne doit être que suggéré par les symboles (concile in Trullo de 692). En 869, le concile de Constantinople déclarait : « Ce que la Bible nous dit par le mot, l'icône nous l'annonce par la couleur et nous le rend présent. » Pont entre le visible et l'invisible, vision des choses qu'on ne voit pas, le symbole, au sens le plus profond du mot, rejoint la sacramentalité et même l'Incarnation. « L'homme, à sa création, dit Paul Evdokimov, était icône vivante de

Dieu. Quand l'homme eut perdu cette dignité, Dieu devint homme et révéla... que la figure de Dieu est le visage humain<sup>5</sup>. » Excusez ces citations : je me garde bien de suggérer le *comment* des réalisations possibles, véritable énigme dans le chaos de l'art actuel. Je vous dis seulement : Ne soyez pas iconoclastes, non seulement parce que l'iconoclasme est une hérésie condamnée au 7<sup>e</sup> concile œcuménique de 787, mais parce que ce serait tourner le dos à toute la tradition qui commande la leçon des églises de l'Antiquité.

Sacrés par leur destination et par leur lien étroit avec une liturgie qui ne fut jamais plus parfaite qu'à cette époque, les monuments religieux antiques sont aussi un enseignement par leur adaptation, en chaque endroit, aux conditions particulières de la vie. Même dans un milieu politique et culturel aussi unifié que le monde gréco-latin (unification qui explique le succès de la basilique sur toutes les rives de la Méditerranée), les différences éclatent et commandent le développement ultérieur de l'art. L'évolution est là, apportant sans cesse des problèmes nouveaux. L'autel prit un sens populaire quand il fut lié au culte des martyrs, maintenant vieilli, du moins sous cette forme. Plus tard, il fut lié aux images, caché en Orient par l'iconostase qui les supportait, ou surmonté d'un triptyque en Occident; et cela aussi est désuet. Actuellement, l'autel est lié au tabernacle, au culte de la sainte Réserve, soit à l'autel principal pour les petites églises, soit dans une chapelle pour les grandes. Dans les deux cas, ce culte commande la nécessité, non seulement d'une ambiance sacrée, mais d'un refuge de paix et de silence. Qui peut trouver aujourd'hui dans sa chambre les conditions nécessaires pour prier dans le secret, selon l'Évangile? On cherchera ces conditions à l'église, et l'architecte moderne devra prévoir le cadre de la prière privée, en plus de celui de la prière publique.

Là encore, d'ailleurs, ce sont les normes de celle-ci, ce sera la liturgie, qui restera son inspiratrice, comme elle est celle de l'imagier. « Basée sur les rapports traditionnels entre les images du texte sacré et les vérités révélées, la liturgie apporte des lumières spéciales aux artistes dont la

5. *L'Art sacré*, 9-10 mai-juin, 1953, pp. 21-23.

fonction est de traduire en langage sacré, poétique, les vérités de la foi<sup>6</sup>. »

La chrétienne du 4<sup>e</sup> siècle qui fit mettre sur son tombeau, à Tabarka en Tunisie, l'image chérie de son église, avait peut-être contribué de ses dons à la faire construire. Cependant, celle-ci est sa *Mère* : « ECCLESIA MATER — VALENTIA IN PACE », porte l'inscription. Bel exemple pour les architectes et pour les fondateurs dans un tel hommage à l'édifice, vêtement propre de la communauté locale.

Celle-ci a sa nature et sa grâce propres qui commandent la forme des lieux qui lui conviennent, de même que chaque personne a sa loi propre qu'elle ne peut violer. Ainsi, disions-nous, le mollusque fait sa coquille et le fauve détermine son pelage. Rien ne serait plus faux que d'appliquer une solution à un autre cas : il n'y a pas d'église-standard.

Une magnifique expression de cette idée se trouve dans une inscription que nous pouvons lire encore à Rome, dans l'abside de Sainte-Pudentienne, église originale, s'il en est, dans sa structure et dans son histoire. Lorsqu'elle fut reconstruite, à la fin du 4<sup>e</sup> siècle, et que le sénat des Apôtres fut groupé autour d'un Christ magnifique, on écrivit sur le livre ouvert que tient celui-ci : « DOMINUS CONSERVATOR ECCLESIAE PUDENTIANAE. » Il s'agit bien de l'assemblée locale, de la petite église de Pudens, qui donnait son nom au lieu où elle se réunissait. Cette église du titre de Pudens, qui avait déjà subi des vicissitudes constituant toute une tradition, elle se glorifiait, lors de sa reconstruction, d'avoir pour Conservateur, Sauveur et Protecteur de sa personnalité collective, le Christ lui-même : *Dominus conservator*, à la fois de l'Église spirituelle locale et de sa maison terrestre.

NOËLE MAURICE-DENIS-BOULET.

6. MAURICE DENIS, *Nouvelles théories*, Paris, 1922, p. 282.